

Pour une géographie de l'interspatialité

L'exemple romain

Géraldine DJAMENT: *Université de Paris VII, UMR Géographie-Cités, laboratoire EHGO*

RÉSUMÉ :

Cet article propose un transfert de la notion littéraire d'intertextualité en géographie. L'exemple du pèlerinage aux Sept Églises, emprunté à la Rome de la Contre-Réforme, montre qu'une référence à un autre espace peut structurer la pratique d'un espace : le déplacement autour de Rome se double d'un déplacement imaginaire autour de la Chrétienté et de Jérusalem. La notion d'interspatialité permet de théoriser une telle pratique. De même que l'intertextualité a révélé la dimension dialogique de chaque texte, l'interspatialité représente un nouveau type d'interaction spatiale, ressortissant du domaine des représentations de l'espace. À partir de cette présentation, la Rome moderne est présentée comme un laboratoire de l'interspatialité. Elle utilise de nombreuses citations spatiales, et constitue également un espace de référence pour d'autres villes : elle s'avère au centre d'un dispositif interspatial complexe. Enfin, cet article en appelle à une généralisation en esquissant une classification des interspatialités et en s'interrogeant sur les fonctions – en particulier de légitimation - d'une telle cospatialité.

ABSTRACT :

This article intends to introduce a literary concept of intertextuality into geography. For instance, during the Counter Reformation in Rome, the Seven Churches Pilgrimage proves a reference to a place could structure the practical experiences in another one: here, the trip around Rome is coupled with an imaginary one around the Christendom and Jerusalem. The concept of interspatiality enables to form a theory of such a practice. The same intertextuality reveals the interaction between texts, interspatiality represents a new kind of spatial interaction, in the field of spatial representations. In this presentation, modern Rome is shown as a laboratory for interspatiality. Rome refers to many places and is also a main reference for other european cities: Rome is the heart of a complex spatial system. At last, this article pleads for a generalization, while trying to classify interspatiality concepts and questioning about such functions of "cospatiality" - and especially the fonction of legitimation.

MOTS-CLÉS : *interspatialité, Rome, transfert disciplinaire, critique littéraire, orbialisation*

KEY WORDS: *interspatiality, Rome, disciplinary transfer, literary criticism, orbialisation*

TITLE: *Rome laboratory of interspatiality*

Introduction

Depuis quelques années, la notion d'interspatialité émerge en géographie, sans qu'il soit aisé de la cerner. La bibliographie sur le sujet est quasi inexistante, alors que le terme revient fréquemment dans les interventions orales, notamment chez les spécialistes de géographie culturelle, de géographie des représentations.

Le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* de J. Lévy et M. Lussault (2003) propose une définition de ce terme absent des dictionnaires de la langue : il s'agit d'une « interaction entre espaces » (p. 523), qui se subdivise en trois familles — l'interface, l'emboîtement et la cospatialité. Le lien entre les espaces mis en relation se trouve assuré par la limite dans le premier cas, le « saut d'échelle » dans le deuxième, le commutateur dans le dernier. La cospatialité serait quant à elle « caractérisée par la mise en relation de deux espaces occupant la même étendue » (p. 213). Cette remise en cause de la contradiction chorotaxique, selon laquelle deux objets ne peuvent se trouver en un même lieu, trouve son origine dans les travaux de l'École de Chicago, montrant qu'« il y a plusieurs villes dans une ville » (p. 214). L'espace est désormais conçu comme une réalité « feuilletée », « multicouche » (*ibid.*).

Nous nous proposons de travailler cette notion d'interspatialité, à laquelle nous conférerons plutôt le sens donné à la cospatialité dans la définition précédente, car nous nous fondons sur le transfert en géographie de la notion littéraire d'intertextualité. La notion souligne le poids de l'idéal dans la construction et la pratique des territoires. Elle montre également que les territoires fonctionnent en réseau, prennent sens les uns par rapport aux autres. Notre approche s'appuie sur une thèse de géohistoire consacrée à Rome. La « Ville Éternelle » se montre particulièrement riche en références structurantes d'un lieu à un autre lieu.

Pour tenter de conceptualiser la notion d'interspatialité, nous commencerons par en donner un exemple emblématique et par présenter le modèle littéraire à importer. Puis, nous montrerons que la Rome de l'époque moderne constitue une ville privilégiée de l'interspatialité, avant de proposer quelques pistes de généralisation.

1. Pour l'importation en géographie du concept d'intertextualité

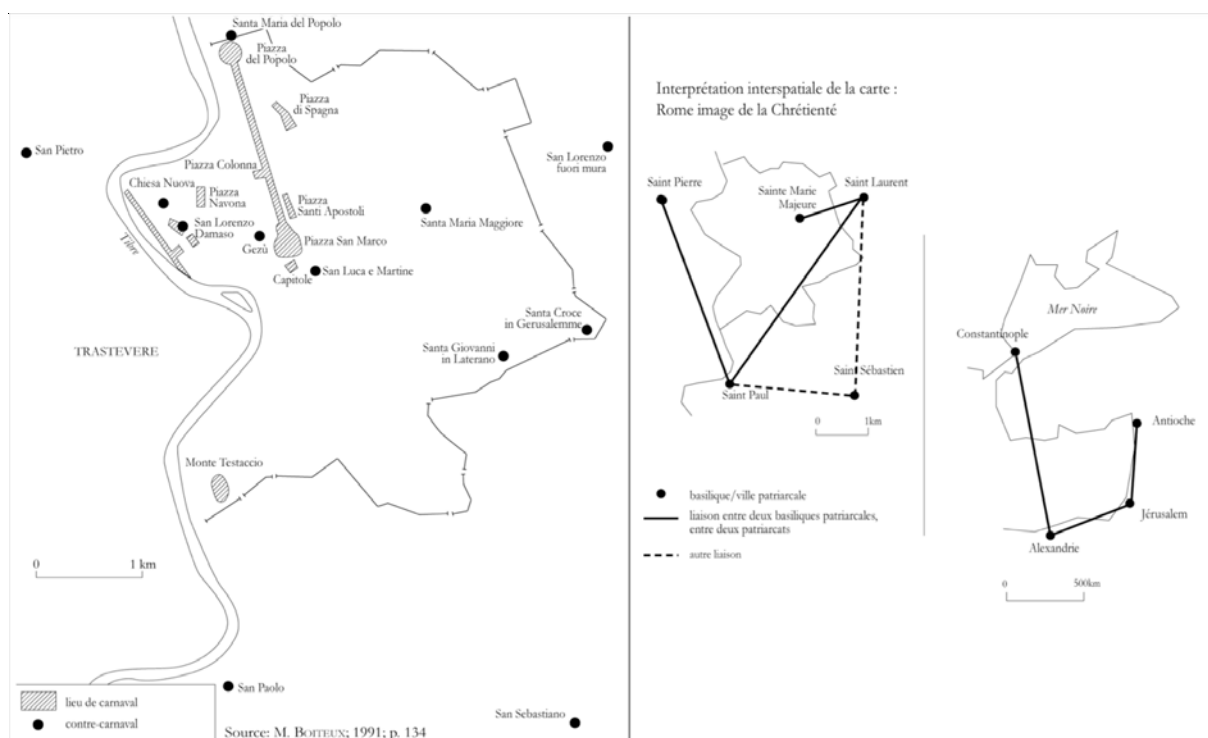
Nous proposons donc de nourrir la géographie d'une référence littéraire, à transférer avec prudence.

1.1. L'exemple paradigmatique du pèlerinage aux Sept Églises

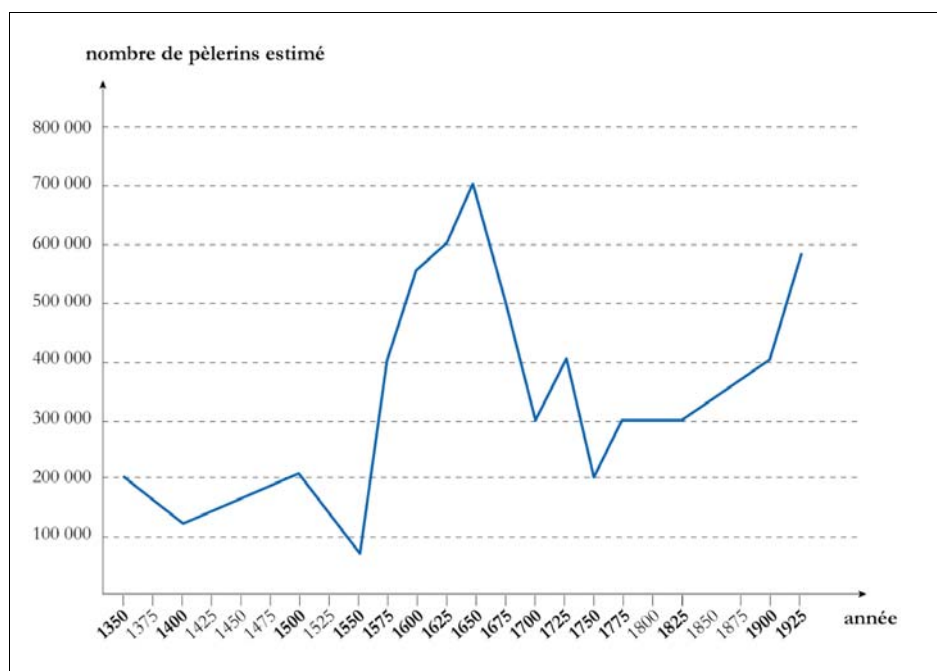
L'exemple archétypique du pèlerinage romain aux Sept Églises nous paraît justifier une telle entreprise.

Le contexte : le renouveau des pèlerinages dans la Rome de la Contre-Réforme

Ce pèlerinage constitue une pratique dévotionnelle sur le très long terme, remontant à une époque antérieure au VII^e siècle (Del Re, 2000). Il doit son nom au fait qu'il se dirige vers sept Églises de Rome et de ses environs : les cinq basiliques patriarcales (le patriarcat est la circonscription du patriarche, titre de certains évêques titulaires de sièges très importants) que sont Saint Jean de Latran, Saint Pierre du Vatican, Saint Paul hors les murs, Sainte Marie Majeure et Saint Laurent, auxquelles ont été ajoutées dans la première moitié du VII^e siècle, devant la ferveur populaire, les basiliques de Sainte Croix en Jérusalem et Saint Sébastien sur la via Appia (carte 1). Il a connu une crise consécutive au départ de la papauté en Avignon (1309-1367) puis au Grand Schisme (1378-1417). Sa renaissance date du XVI^e siècle, qui représente pour Rome un âge d'or des pèlerinages (graphique 1), soutenus par la bulle *Egregia Populi Romani Pietas* (1586) de Sixte Quint. En effet, les cérémonies y manifestent la centralité de la figure papale (M.A. Visceglia, 2002), tandis que les jubilé, créés en 1300 par Boniface VIII, sont relancés face à l'offensive protestante. Dans ce contexte, la Contre-Réforme fait de l'image de Rome un de ses instruments de lutte (Labrot, 1978). Philippe Néri (1515-1595), ecclésiastique florentin canonisé en 1655, crée ainsi en 1548 la Confraternité des Pèlerins, spécialisée dans l'accueil des catholiques du monde entier. Le même Philippe Néri redonne en 1552 toute son importance au pèlerinage aux Sept Églises, dont il fait, le jeudi gras (jeudi qui précède Pâques), un anti-carnaval, à la fois dévotionnel et récréatif. Le pèlerinage s'effectue désormais en groupe, d'une centaine de participants au départ à 6 000 à son apogée en 1686, qu'il mène jusqu'en en pleine campagne au terme de plus de 13 heures de marche, ponctuées par des pauses et des stations dans les différentes basiliques, au cours desquelles est célébrée la messe.



Carte 1: le pèlerinage aux Sept Églises



Graphique 1: la Contre-Réforme et l'âge d'or des pèlerinages romains d'après les données d'E. Mori (1999)

Le déroulement du pèlerinage : déplacement réel et déplacement imaginaire

Cette organisation s'avère particulièrement intéressante dans la mesure où elle présente un double voyage dans l'espace. Le déplacement réel précédemment décrit se double d'un déplacement imaginaire, auquel il fournit le prétexte : le pèlerin effectue symboliquement un tour du monde chrétien, et doit se représenter en chemin qu'il gagne les lieux saints.

Le pèlerinage repose sur une topographie symbolique dans laquelle le tour de Rome équivaut au tour du monde (Boiteux, 1991), conformément à la vieille association *urbi et orbi*. En effet, chaque basilique représente un patriarcat, et, par synecdoque, une partie du monde (tableau 1).

Espace réel	Espace de référence
Rome	Chrétienté
Saint Pierre	Patriarcat de Constantinople
Saint Paul	Patriarcat d'Alexandrie
Saint Laurent	Patriarcat de Jérusalem
Sainte Marie Majeure	Patriarcat d'Antioche

Tableau 1 : le pèlerinage aux Sept Églises, tour symbolique de l'univers chrétien (d'après M. Boiteux, 1991)

En outre, la pratique pénitentielle reconstitue le parcours du chemin de Croix, le chiffre 7 des Églises évoquant également les 7 douleurs du Christ. La composition de lieu prônée par I. de Loyola dans ses *Exercices spirituels* plaque ainsi une Palestine antique sur le paysage du Latium (tableau 2) : le pèlerinage à Rome a depuis longtemps remplacé le pèlerinage à Jérusalem, ville connue par la *Description de Jérusalem* (1584) du hollandais Adrichomius, mais la géographie réelle rend ici hommage à la géographie imaginaire du christianisme.

Parcours réel	Parcours christique
De Chiesa Nuova à Saint Pierre	Du Cénacle au jardin de Gethsémani
De San Lorenzo à Sainte Marie Majeure	Du Prétoire au Calvaire

Tableau 2 : le pèlerinage aux Sept Églises, répétition du chemin de Croix (d'après M. Boiteux, 1991)

Dans la représentation gravée que propose l'artiste Antonio Lafréry du pèlerinage (figure 1), les temps forts de la visite sont mis en évidence : toutes les façades sont tournées vers le spectateur, au détriment de l'exactitude topographique. En particulier, le Vatican se détache, de l'autre côté du fleuve, évoquant la cité de Dieu (Boiteux, *op. cit.*).



Figure 1 : le pèlerinage aux Sept Églises : représentation gravée d'Antonio Lafréry (1575)

Le pèlerinage aux Sept Églises peut donc s'interpréter en termes d'interspatialité : le déplacement réel prend tout son sens par référence à deux espaces de référence — Jérusalem et le monde. De même, l'intertextualité décrit une « interaction textuelle qui se produit à l'intérieur d'un seul texte » (Kristeva, 1969). La fonction de cet outil critique réside dans « l'élucidation du processus par lequel tout texte peut se lire comme l'intégration et la transformation d'un ou de plusieurs autres textes » (Biasi, 1989). L'analogie entre citation textuelle et citation

spatiale nous conduit à emprunter un outil éprouvé dans sa discipline d'origine, qui permet de formaliser et de généraliser notre constat initial.

1.2. Un concept littéraire à utiliser avec précaution

Néanmoins, la transposition de la littérature à la géographie ne peut s'effectuer sans précaution.

Le modèle littéraire

« Parler, c'est tomber dans la tautologie »
Borges

Le néologisme d'interspatialité trouve ses origines dans le concept littéraire d'intertextualité, lié aux travaux du groupe *Tel Quel* fondé en 1960 par Philippe Sollers. Il est introduit en 1969 par Julia Kristeva, dans *Séméiotikè*. Celle-ci part du constat que la littérature, grâce au « signifiant feuilleté (...) de la langue » (p. 16), se réfère non seulement au réel, mais aussi et surtout à la langue, aux écrits littéraires antérieurs. Elle s'inspire des travaux du russe Mikhaïl Bakhtine, qui a découvert le « dialogisme textuel », c'est-à-dire la présence de dialogues avec d'autres textes au sein de certains textes, en particulier le « roman polyphonique » rabelaisien. J. Kristeva met en évidence un « espace intertextuel » et une « fonction intertextuelle » qui croisent des énoncés pris à d'autres textes, articulent un « génotexte », ou texte cité, et un « phénotexte », ou texte incluant en lui des éléments issus d'un autre texte. Sa « méthode transformationnelle » révèle la diversité des relations entre les deux textes : citation, plagiat ou « prélèvement ».

Un de ses élèves (Compagnon, 1979) propose quelques années plus tard une première synthèse, dans laquelle il insiste sur le travail de la citation, qui, forte de ses valeurs de répétition, est susceptible de prendre une infinité de sens, et de rétroagir sur le texte d'origine. Une nouvelle synthèse paraît peu après (Genette, 1982), utilisant le concept générique de transtextualité, qui désigne la « transcendance textuelle du texte », « tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes » (p. 7), de la citation au plagiat.

Les difficultés d'application à la géographie

Sans entrer dans le détail de ces théories littéraires, nous pouvons transposer terme à terme la définition de l'intertextualité comme « paradigme terminologique » désignant « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, (...) le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre » (*ibid.*).

A. Compagnon n'associe-t-il pas l'intertextualité à une nouvelle métaphore spatiale, en soulignant le passage d'une topographie arrêtant le temps à une topologie concevant la répétition dans le cadre d'un temps irréversible ? G. Genette ne reconnaît-il pas l'existence de pratiques hyperartistiques dans tous les arts ? Il précise toutefois qu'« elles s'y retrouvent, mais selon un mode à chaque fois spécifique, sur lequel il serait imprudent de rabattre a priori les catégories propres à l'hypertextualité littéraire » (*ibid.*, p. 546), pour conclure qu'il « ne préconise (...) nullement une extrapolation à tous les arts des résultats (...) d'une enquête sur l'hypertextualité. Mais plutôt une série d'enquêtes spécifiques concernant chaque type d'art, où les parallélismes ou convergences éventuels ne devraient en aucun cas être postulés *a priori*, mais observés après coup ». Notre propos consiste donc à en appeler à une enquête propre à la géographie, qui montrerait que le sens des lieux et des espaces se structure en référence à d'autres lieux et d'autres espaces.

1.3. Les antécédents d'une géographie de l'interspatialité

Nous nous référons également aux pistes ouvertes par quelques géographes depuis une dizaine d'années. B. Debarbieux (1995) a plaidé en faveur de l'usage des figures de rhétorique en géographie. À partir du cas des gares ornées de statues personnifiant les destinations desservies, il montre qu'« un lieu (...) peut désigner bien d'autres objets géographiques que lui-même » (p. 97). Il souligne d'emblée que « ces significations ne participent pas d'un futile jeu d'images », mais « participent véritablement et de façon essentielle de la construction du territoire » (p. 98). Fort de cette découverte, B. Debarbieux définit trois figures :

- le « lieu attribut », lieu notoire symbolisant un territoire, relève de la synecdoque. Ainsi la tour Eiffel représente-t-elle la France.
- Le « lieu générique » se rapproche de l'allégorie. Par exemple, le petit village de plaine évoque la France, la digue les Pays-Bas.
- Le « lieu de condensation » - tel le Panthéon en France ou Washington aux États-Unis - fonctionne à la manière du symbole.

Ce dernier cas conduit B. Debarbieux à amorcer une réflexion sur les hauts lieux et les lieux de mémoire, en s'appuyant sur les fameux travaux dirigés par l'historien P. Nora.

Plus récemment, L. Grison (2000), en travaillant à une géographie de l'art, a proposé le concept d'orbialisation, que nous suggérons de considérer comme un cas particulier d'interspatialité. Significativement pour notre propos, son néologisme est inspiré d'un monument romain : la fontaine des Quatre Fleuves sur la place Navone. Il désigne par là une mise en abyme faisant de la ville le miroir du monde.

Nous suggérons de rapprocher ces propositions, et de les systématiser, afin de souligner leur portée générale.

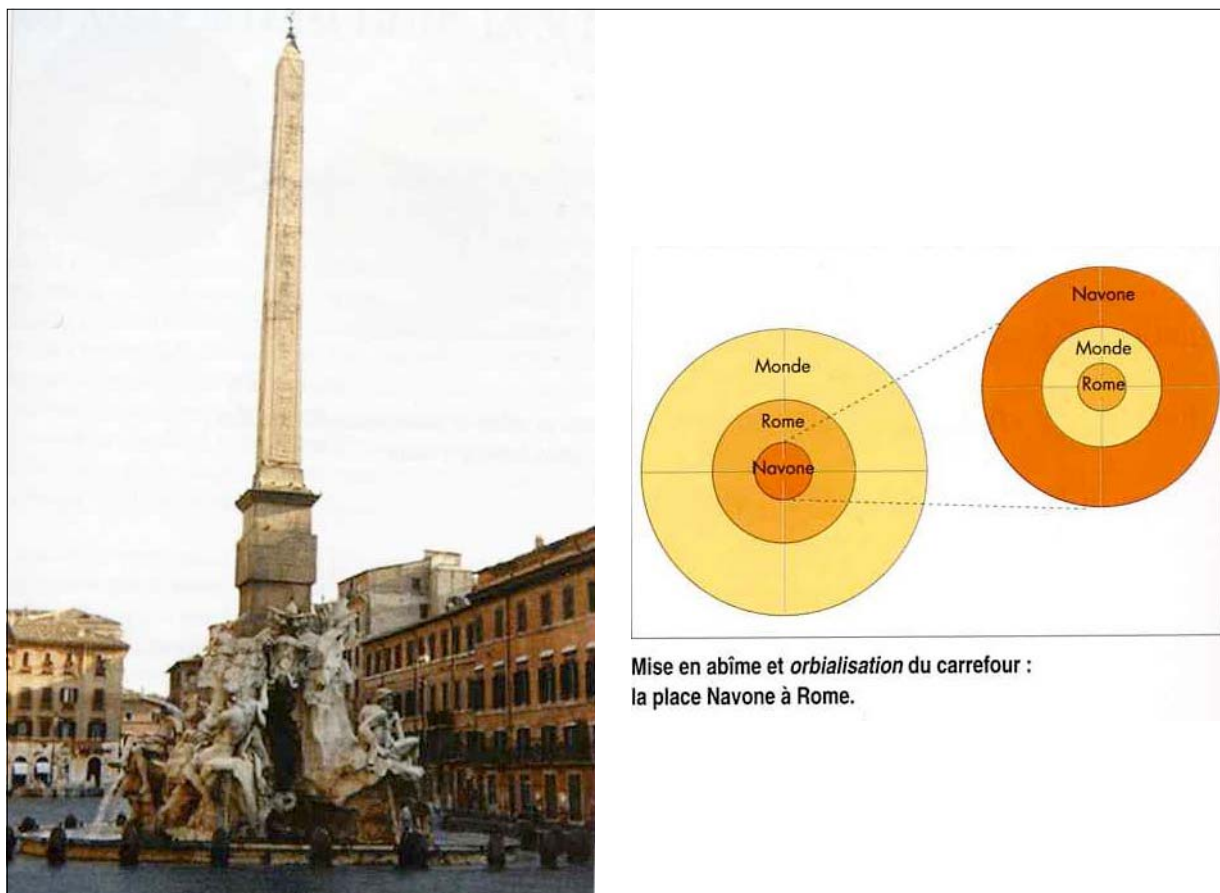
2. La Rome moderne, ville de l'interspatialité

La Rome moderne semble susceptible de fournir un terrain d'application de la notion, dont le pèlerinage aux Sept Églises ne constitue qu'un exemple parmi d'autres.

2.1. Rome ville réceptrice et émettrice

Rome fait en effet figure d'archétype de l'interspatialité à l'époque moderne, qui voit la fin du paradigme de la représentation fondé sur les similitudes, et donc sur la correspondance du microcosme et du macrocosme (Foucault, 1966). La « Ville Éternelle » joue à la fois le rôle d'un « hyperspace » et d'un « hypoespace ».

Dans le premier cas, l'espace romain se réfère couramment au monde et à Jérusalem, comme nous l'avons constaté dans le cas du pèlerinage aux Sept Églises. Deux remarques s'imposent sur ce point. D'une part, tandis que la référence à Jérusalem associe une ville à une autre ville, l'association de Rome au monde suppose un changement d'échelle, utilise une figure de rhétorique spatiale (la synecdoque) courante à l'âge baroque (que l'on songe à Du Bellay : « Car le plan de Rome est la carte du monde »). On retrouve donc le procédé d'orbialisation (Grison, 2000, 2002). La place Navone en forme l'archétype : la fontaine des Quatre Fleuves (figure 2) due au Bernin présente une personnification des parties du monde (tableau 3). D'autre part, la référence à Jérusalem constitue moins une référence à la ville contemporaine qu'à la ville biblique — c'est-à-dire non seulement au passé de la ville mais surtout à l'image religieuse de la ville. L'ambivalence de cette référence doit être soulignée : son nom évoque à la fois la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste. Nous retrouvons la métaphore courante du livre du monde : l'espace romain, porteur d'un message religieux, se donne à lire au pèlerin. En outre, non seulement il se lit comme un livre, mais il se lit à partir de livres, et notamment à partir du livre sacré du christianisme : la Bible. La « citation spatiale » se réfère ici plus à un lieu textuel/mental qu'à un lieu géographique. Nous nous trouvons encore dans un univers où les mots et les choses se correspondent (Foucault, *op. cit.*).



Mise en abîme et orbialisation du carrefour : la place Navone à Rome.

Figure 2 - La fontaine des Quatre Fleuves du Bernin, place Navone : un archétype de l'orbialisation (source : L. Grison ; 2000)

Fleuve représenté sous forme anthropomorphique	Partie du Monde représentée
Nil	Afrique
Danube	Europe
Gange	Asie
Rio de La Plata	Amérique

Tableau 3 : la Place Navone et le procédé d'orbialisation
(d'après L. Grison, 2000)

Dans le second cas, Rome sert de référence à de nombreux espaces dans toute la Chrétienté. Ainsi l'espace du pèlerinage aux Sept Églises a-t-il à son tour servi d'« hypoespace » pour un monastère belge. À Andenne, on trouve dès la fin du VII^e siècle la mention *ad septem ecclesias* utilisée pour évoquer le monastère de Notre-Dame. En effet, sa fondatrice, l'abbesse Sainte Begga (morte en 709), avait fait construire autour de l'église six oratoires, en souvenir de son séjour à Rome (N. Del Re ; *op. cit.*). Nous avons donc affaire à une interspatialité monumentale et nominale. Plus généralement, les références à l'espace romain s'effectuent sous forme de toponymes évoquant la Rome antique (ainsi du Champ de Mars parisien) ou de citations monumentales (ainsi le dôme de la cathédrale de Yamassoukro évoque et convoque irrésistiblement celui de Saint-Pierre de Rome) (figure 3).

Dans ces conditions, Rome apparaît comme un véritable commutateur : elle constitue le théâtre de « la mise en relation entre deux espaces occupant la même étendue » (Lévy, Lussault, *op. cit.*, p. 186), et sert également de référence spatiale.



Figure 3 : la cathédrale de Yamassoukro, référence à Saint Pierre de Rome
(source : JM Walther, 2003 ; p. 210)

2.2. Le dispositif interspatial

Le commutateur se trouve structuré à plusieurs échelles par un véritable dispositif interspatial, mode d'organisation de l'espace qui permet à un espace de faire signe vers un autre espace. Ce montage spatial permet *matériellement* la coexistence *idéelle* entre deux espaces, s'accompagnant fréquemment d'une théâtralisation.

La modalité de relation entre les deux espaces suppose en effet une production de l'espace et/ou une lecture de l'espace spécifiques. L'interspatialité peut être voulue par les acteurs qui font construire un monument et/ou perçue par les acteurs qui pratiquent l'espace. Le dispositif interspatial repose dans le cas du pèlerinage aux Sept Églises sur la culture chrétienne des organisateurs. Il se trouve remotivé par les pratiques jésuites. Dans le cas de la villa d'Hadrien, la culture qui fonde l'interspatialité s'appuie sur des ressemblances architecturales : l'empereur a fait construire les différents quartiers de sa résidence d'été dans des styles qui rappelaient les régions soumises à Rome et les pays qu'il avait visités. En particulier, les archéologues nomment un vaste bassin situé au sud des thermes « le Canope », en référence à la ville égyptienne éponyme, proche d'Alexandrie (figure 4). Une nouvelle interprétation propose de voir dans ce plan d'eau entouré d'une colonnade ponctuée de caryatides une évocation de la Grèce et de la mer Méditerranée.

Nous pouvons donc formuler l'hypothèse d'un système interspatial (figure 5), mettant en relation deux espaces, l'un présent sur le mode habituel, l'autre convoqué en même temps que le précédent (et pour cela déterritorialisé puis reterritorialisé dans un tout autre contexte géographique et parfois historique). Le système met également en relation deux types d'acteurs, les producteurs de l'espace, qui produisent souvent (mais pas nécessairement)

l'interspatialité par un jeu matériel de renvois au second espace au sein du premier, et les « utilisateurs » de l'espace, qui créent ou font vivre une relation idéale entre les deux espaces.



Figure 4 - Le Canope de la villa d'Hadrien : interspatialité et jeux d'échelles
(source : cliché personnel)

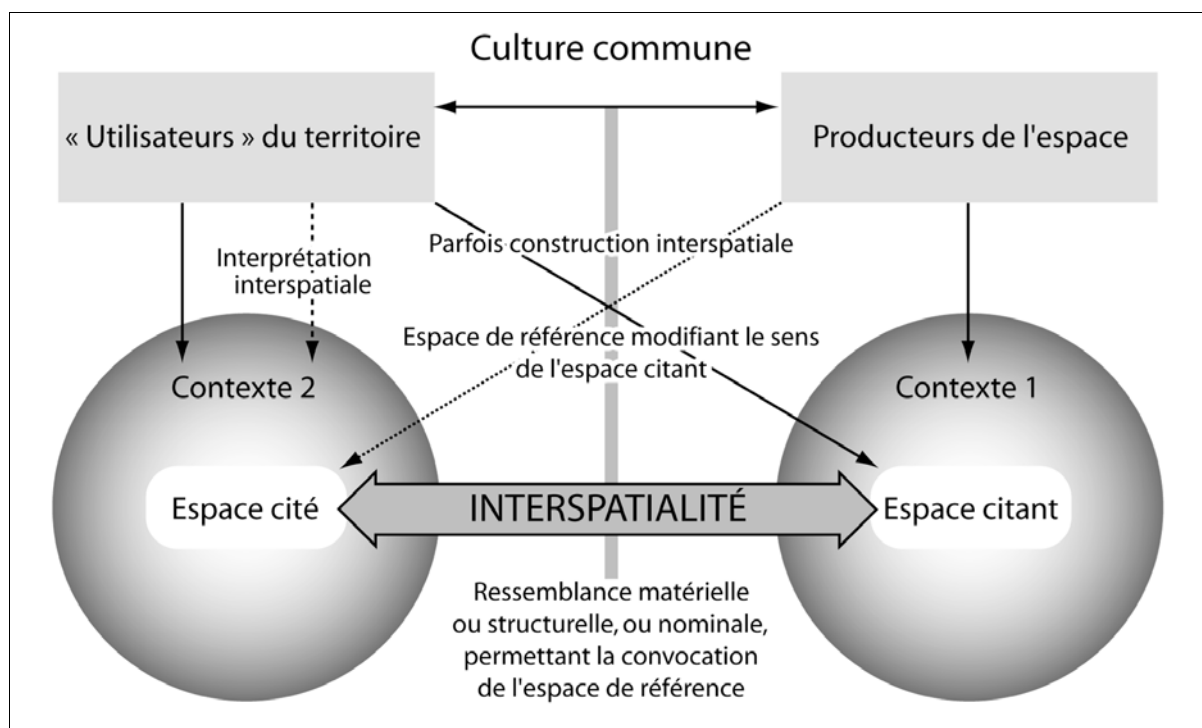


Figure 5 : le dispositif interspatial

3. Essai de généralisation

La notion de dispositif interspatial en appelle à une généralisation de la notion au-delà du cas de Rome.

3.1. Les fonctions de l'interspatialité

L'interspatialité participe de logiques territoriales fondamentales et constitue un révélateur de l'identité des acteurs. Elle joue un triple rôle géographique.

Tout d'abord, l'interspatialité participe de la (re)production de l'espace. Ainsi la construction de la cathédrale de Yamassoukro fait-elle écho à la construction de Saint Pierre de Rome. Bien plus, l'interspatialité révèle la part fondamentale de re-production dans la production de l'espace : cette dernière n'a que très rarement lieu sur une étendue vierge, mais presque toujours dans un territoire déjà approprié et par référence à d'autres lieux.

Les références à des espaces imaginaires, équivalents géographiques des « pseudohypotextes » de Borges, peuvent également jouer un rôle moteur dans la production de l'espace. Ainsi les créations urbaines de la Renaissance ont-elles pour hypoespace l'image de la cité idéale que diffusent les tableaux de l'époque.

Ensuite, l'interspatialité exerce une fonction fondamentale de légitimation. Comme la citation littéraire vient fréquemment appuyer une thèse, la citation spatiale crée un lien avec un espace et/ou un passé jugé valorisant. La citation inscrit dans la matérialité urbaine une continuité spatio-temporelle : ainsi la cathédrale de Yamassoukro reconnaît-elle par son architecture mimétique la centralisation romaine et la filiation chrétienne. De même, la géographie du tourisme dépend partiellement des espaces de référence — historiques (les ruines matérialisent le lien entre passé et présent, et assurent celui qui en est témoin d'une insertion dans l'histoire ; le déplacement dans l'espace vaut comme substitut du déplacement dans le temps) mais aussi symboliques et mythiques — associés aux différentes destinations. Et le marketing de s'efforcer de construire un interespace valorisant... Forme de re-production matérielle de l'espace, l'interspatialité permet ainsi sa reproduction socio-spatiale. Aussi l'interspatialité peut-elle constituer un enjeu polémique. À l'heure de la Réforme protestante et de la Contre-Réforme, l'identification de Rome à la Jérusalem céleste ou à Babylone fait débat. Les deux archétypes urbains de notre civilisation (Cauquelin, 1982) sont ainsi convoqués, mettant en jeu la centralité de la « Ville Éternelle » face à la Genève calviniste.

Portons également au chapitre de l'interspatialité valorisante des phénomènes d'inversion entre hypo et hyperespace. Par exemple, les dernières toiles de Gauguin ont construit un hyperespace pictural se référant à l'hypoespace tahitien. Mais aujourd'hui, les touristes se rendent à Tahiti poussés par l'image qu'ils se font de l'île paradisiaque. Ils voient donc en leur lieu de villégiature un hyperespace rendu attirant par l'hypoespace pictural...

Enfin, l'interspatialité peut s'avérer un critère pour certains choix de localisation. Par exemple, le poids de l'hypoespace antique se manifeste en Italie de façon manifeste dans le débat sur Rome capitale : la centralité impériale est argument en faveur de la ville pour les parlementaires du jeune royaume d'Italie, au point qu'un opposant à Rome capitale, Carlo Casati, juge nécessaire de réfuter les louanges que Tite-Live adresse au site de la « Ville Éternelle » dans son argumentation, visant à distinguer l'espace urbain de son interespace fantasmé ! De même, à l'échelle monumentale, le choix politique de l'édification du monument à Victor-Emmanuel II, inauguré en 1911, sur la colline du Capitole a été guidé, contre toute prudence archéologique, par la prégnance de l'interespace antique. Cette référence à l'ancienne Rome se manifeste d'ailleurs dans les dimensions et le style néoclassique du monument dû à l'architecte Zacconi (figure 6).

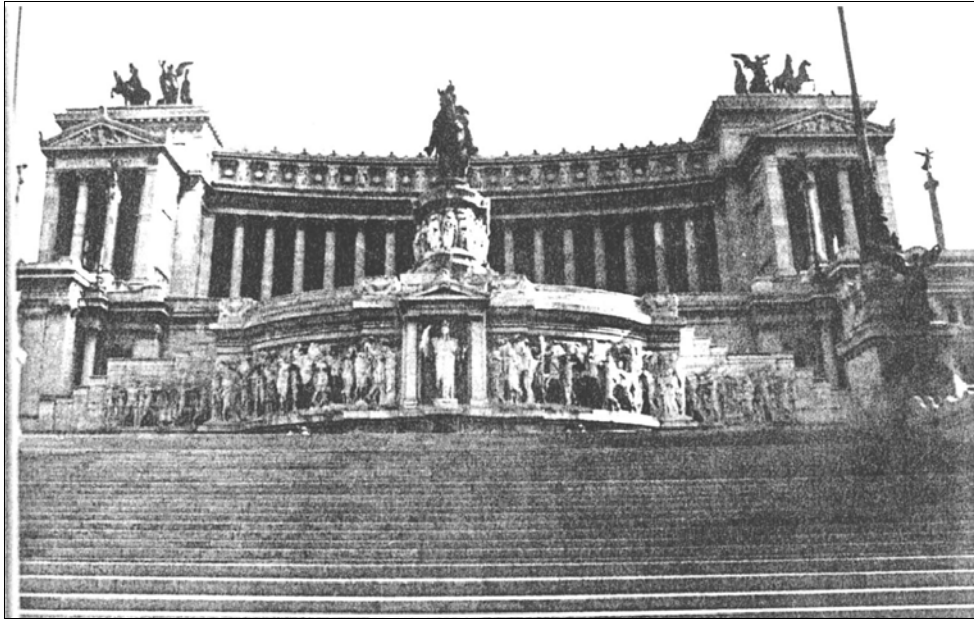


Figure n° 6 : le monument à Victor-Emmanuel II

source: C. Brice in *Antiquités imaginaires*, Paris: PENS, 1996, p. 135-137

Ce monument néoclassique à Victor-Emmanuel II, à la massivité ostentatoire, a été construit entre 1895 et 1911. Il a ensuite été récupéré par le fascisme, et a souvent servi de décor à ses manifestations de masse.

Cependant l'interspace romain se trouve également déterritorialisé : l'héritage antique est revendiqué à Moscou ou à Paris, hors donc de Rome, qui puise cependant les re-productions de sa centralité dans la réactivation de cet hypoespace.

3.2. Les différents types d'interspatialité

Ces trois fonctions principales de l'interspatialité motivent la mise en relation d'un hyper et d'un hypoespace. Les rapports qui les unissent relèvent de différents types, que nous nous proposons de classer.

Jeux d'échelles

L'orbialisation, mise en contact d'un lieu et du monde (c'est-à-dire des deux niveaux extrêmes), s'avère le procédé le plus courant au sein d'une première famille d'interspatialité, associant des espaces d'échelles différentes. La Renaissance nous en fournit une abondance d'exemples. Ainsi, l'interspatialité se manifeste dans le jardin de la villa d'Este à Tivoli (Besse, 2003, p. 89-91) conçu par Pirro Ligorio (v. 1500-83). Le parcours de la fontaine de l'Ovale à la fontaine de Rome via l'allée des cent fontaines évoquait pour le visiteur averti du XVI^e siècle « un périple en raccourci, qui le mène symboliquement depuis Tivoli vers la mer Méditerranée, en suivant le cours de l'eau » (p. 89). Parallèlement, le jardin dans son entier évoque le jardin des Hespérides, par référence à Hercule, patron de la famille d'Este (p. 91). Quant à la fontaine de Rome, qui représente en miniature la ville (figure 7), elle forme une « théâtralisation érudite de la grandeur de Rome » (p. 89).

Cependant, d'autres rapports scalaires sont possibles, l'hypoespace pouvant être d'une échelle inférieure ou supérieure à l'hyperespace (tableau 4).

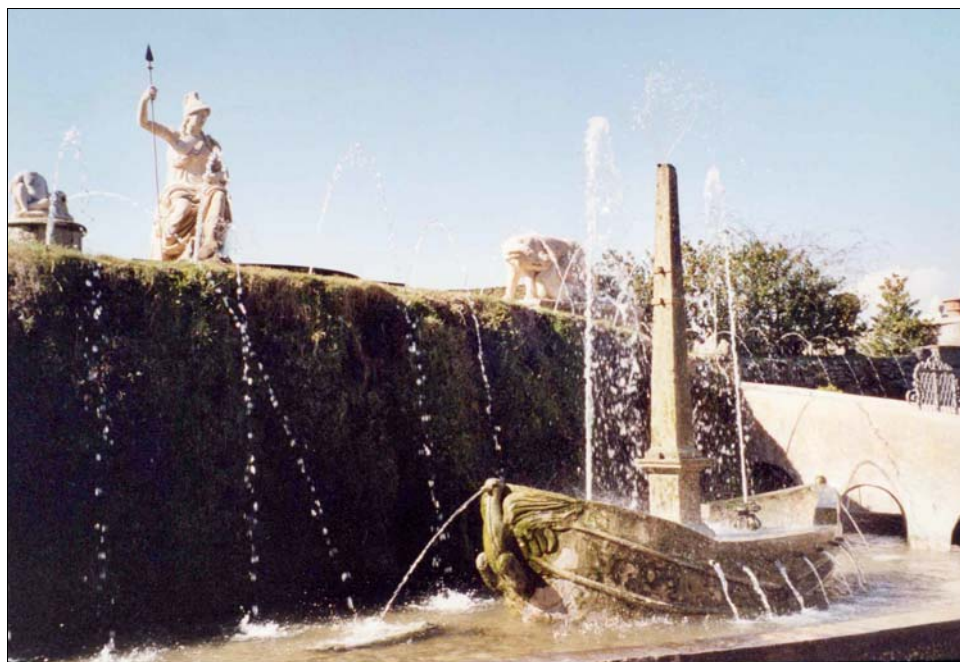


Figure 7 : la fontaine de Rome, à la villa d'Este, un exemple d'orbialisation (cliché personnel)

Hypo/hyper espace	échelle locale, monumentale	échelle urbaine	échelle régionale
Échelle monumentale	St Pierre	-	-
Échelle urbaine	Rues portant des noms de villes	7 Églises	-
Échelle régionale	Jardins géographiques	7 Églises	-
Échelle mondiale (orbialisation)	Fontaine des 4 fleuves	Villa d'Hadrien	7 Églises

Tableau n°4 : l'interspatialité comme jeu d'échelles

Jeux temporels

À côté du critère spatial et du critère scalaire, le critère temporel est également à considérer, combiner ou non aux précédents. Ainsi l'espace de référence peut-il appartenir au passé, qu'il s'agisse du passé local ou du passé d'un autre lieu. Un cas particulier est représenté par la référence qu'un espace fait à son propre passé, en utilisant ses « mémoires », pour employer le terme de F. Durand-Dastès. Ainsi Rome se réfère-t-elle couramment à son passé antique. Des formes hybrides entre passé et présent, nées du réemploi permanent de matériaux et de monuments, apparaissent alors, qui nous conduisent aux frontières de l'interspatialité. Les vestiges assurent la présence du passé dans le tissu urbain présent. À la Renaissance, l'hypo-espace antique se mêle à l'espace moderne et guide l'émergence d'une nouvelle ville.

L'interspatialité imaginaire

Enfin, l'appartenance de l'espace de référence au réel ou à l'imaginaire constitue un dernier critère distinctif. En combinant les différents critères énumérés, on obtient une nouvelle esquisse typologique (tableau 5), pouvant donner lieu à des variantes, en particulier à une classification en fonction du même et de l'autre.

Type d'hypo-espace	réel passé	réel présent	imaginaire
même échelle que l'hyper-espace	Rome antique, St Pierre, Capitole	Paris	Jérusalem céleste
Plus grand que l'hyper-espace	-	-	Champs Élysées
Plus petit que l'hyper-espace	Palestine biblique	Monde ; Little Italy	Topographie religieuse

Tableau 5 : une classification des types d'interspatialités fondée sur les jeux d'échelles, de temporalités et sur l'opposition du réel et de l'imaginaire

Degré de ressemblance/espace-temps de référence	passé du même espace	passé d'un autre espace	présent d'un autre espace	espace-temps mythique
Identité	Reconstitution	citation (cathédrale de Yamassoukro)	copie	utopie
Identité à une autre échelle (modèle réduit)	maquette	jardin villa d'Este	maquette	-
Éléments de ressemblance (emprunts)	Vittoriano	Monuments néo-classiques	Sans Souci	-
Interspatialité toponymique	Rome	Capitole toulousain	Nouvelle Orléans	Champs Élysées
Simple référence (composition de lieux)	-	7 Églises	-	7 Églises

Tableau n° 6 : Une classification des types d'interspatialités fondée sur le degré de ressemblance

Une classification en fonction du degré de ressemblance

Nous pouvons également différencier les interspatialités en fonction de l'étroitesse du lien entretenu entre hypo et hyper-espace. Les références peuvent en effet aller de la référence nominale — ainsi de nos Champs-Élysées par rapport à l'Enfer antique — à la citation manifeste. Nous obtenons alors un nouveau tableau à double entrée, proposant des noms pour les différentes interspatialités (tableau 6).

Conclusion

« La géographie (...) n'est pas seulement physique et humaine, mais mentale, comme le paysage. »

G. Deleuze, F. Guattari

Au total, la portée opératoire de l'interspatialité s'avère excéder de loin les enjeux d'un simple transfert à partir de la théorie littéraire. Ce concept multiscalair et multiforme nous incite à aborder le rôle idéologique et la dimension relationnelle du territoire. Il plaide également en faveur d'une étude des interactions spatiales intégrant la dimension culturelle.

Si le cas de Rome s'avère particulièrement riche en références interspatiales, le concept s'applique ailleurs et gagnerait à être approfondi.

Bibliographie

- BESSE J.-M. (2003), *Face au monde. Atlas, jardins, géoramas*, Desclée de Brouwer, 243 pages
- BIASI P.-M. (1989), « Intertextualité (théorie de l') », *Encyclopædia Universalis*
- BOITEUX M. (1991), « Espace urbain, pratiques rituelles, parcours symbolique », in HINARD Fr., ROYO M. (dir.) ; *Rome. L'espace urbain et ses représentations*, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, p. 111-145
- CAUQUELIN A. (1982), *Essai de philosophie urbaine*, PUF, 195 pages
- COMPAGNON A. (1979), *La seconde main ou le travail de la citation*, Seuil, 414 pages
- DEBARBIEUX B. (1995), « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace Géographique* n° 2, p. 7-112
- DEL RE N. (2000), « San Filippo Neri rianimatore della visita delle Sette Chiese », in BONADONNA RUSSO M.T., DEL RE N. (dir.), *San Filippo Neri nella realtà romana del XVI secolo. Atti del Convegno di Studio in occasione del IV centenario della morte di San Filippo Neri (1595-1995)*, Miscellanea della Società Romana di Storia Patria, p. 89-104
- FOUCAULT M. (1966), *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard NRF, 400 pages
- GENETTE G. (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Seuil, 573 pages
- GIARDINA A., VAUCHEZ A. (2000) *Rome, l'idée et le mythe du Moyen Âge à nos jours*, Fayard, 222 pages
- GRISON L. (2000), « Mise en abîme et orbialisation : la place Navone de Rome », *Mappemonde* n° 59, p. 41-44
- GRISON L. (2002), *Figures fertiles. Essai sur les figures géographiques dans l'art occidental*, Éditions Jacqueline Chambon, 270 pages
- KRISTEVA J. (1969), *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Seuil Tel Quel, 379 pages
- LABROT G. (1978), *Un instrument polémique. L'image de Rome au temps du Schisme. 1534-1667*, Champion, 544 pages
- LEVY J., LUSSAULT M. (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, 1033 pages
- VISCEGLIA M.A. (2002), *La città rituale. Roma e le sue cerimonie in età moderna*, Viella, 335 pages